

## CHAPITRE II

*Tout est en désarroy  
Dans notre voisinage  
Tout est saisi d'effroi  
Voyant un tel carnage  
L'affreuse rage  
De ce cruel animal  
Ôte d'abord le courage  
À chacun en général*

*(Chanson anonyme – 1765)*

Aigrefeuille, banlieue de Toulouse, dimanche 24 avril 2011

— Vous reprendrez bien du café Manoli ?

Isabelle Museroy gardait la cafetière suspendue au-dessus des tasses en attendant la réponse de la jeune femme.

— Non merci, Isabelle, c'est gentil. Ça ira.

L'hôtesse reposa la cafetière et se rassit à côté de son mari qui tenait sa petite fille dans les bras. Elle tendit un jouet au bébé qui s'agitait, puis regarda tristement son mari et ses deux invités. Ils gardaient le silence tous les trois, la tête baissée et les yeux dans le vide.

En face d'elle, leur ami, l'ingénieur Gérard Lecanut paraissait

totallement absent. Enfoncé dans le divan, il se mordillait les lèvres, absorbé par ses pensées. Rétabli de sa maladie, et enfin débarrassé des incessants interrogatoires de l'armée et de la DST<sup>1</sup>, il était passé chez eux pour voir si son ami Jean-Jacques se remettait du désastre de Puivert. Mais au fond d'elle-même, elle sentait que c'était lui qui avait besoin de réconfort.

Assise sur ses genoux, Manoli semblait, elle aussi, perdue dans ses réflexions.

Ces deux-là étaient tombés dans les bras l'un de l'autre pendant les fouilles à la ferme Bordeneuve. Depuis le séjour à l'hôpital de l'ingénieur, les amoureux ne cachaient plus leur passion. Malgré la gravité du moment, on devinait qu'ils étaient unis par une extraordinaire tendresse. La jeune femme, sergente dans l'armée de l'air de son état, avait demandé un congé pour passer quelques jours avec l'élu de son cœur. Elle aussi ne pouvait dissimuler un profond désarroi. Valentin était un supérieur hiérarchique qu'elle avait adoré, et les événements dramatiques qui avaient conduit à sa disparition l'avaient visiblement retournée. Elle s'accrochait aux mains de Lecanut comme si elle avait peur que lui aussi ne disparaisse.

Restant volontairement discrète, Isabelle Museroy ne savait pas grand-chose de ce qui s'était passé dans ces collines du Plantaurel. Et elle n'avait pas posé de questions. Elle devinait qu'un lourd secret militaire se cachait là, et les yeux de son mari trahissaient une peur dont elle ne voulait pas savoir la raison.

Malgré ce danger inconnu qui l'inquiétait, la tristesse de son homme et de ses amis lui brisait le cœur. Elle connaissait trop les éternelles joutes humoristiques de ces deux compères inséparables. De les voir ainsi abattus, lui démontrait à quel point ils étaient profondément touchés de la disparition de Valentin, le troisième larron. Son informaticien de marine s'était pas approché d'un ordinateur depuis près de deux semaines, et passionné de cette science comme il était, cela ne lui ressemblait pas du

---

<sup>1</sup> Direction de la Surveillance du Territoire.

tout.

— Arrêtez de vous morfondre, fit-elle d'une voix douce. Valentin ne serait pas content de vous voir comme ça. Il ne voudrait pas que vous vous rongiez les sangs à cause de lui.

— Tu as raison, répondit son époux. Mais sa disparition nous mine. Je n'arrive pas à croire que je ne le verrai plus. Et nous ne comprenons pas ce qui s'est réellement passé.

— Jean-Jacques, tu sais très bien ce qui est arrivé ! fit son ami Lecanut en lui tapotant le genou. Arrête de te voiler la face. Nous avons déterré ce qui aurait dû être enfoui à jamais.

— De toute façon surenchérit la jeune militaire, personne n'aurait pu imaginer que cette navette spatiale pouvait fonctionner à nouveau après soixante-cinq millions d'années.

— Je sais tout cela, Manoli, répondit Museroy avec un sourire forcé. Mais pourquoi, et pour où a-t-elle décollé ? Et en emmenant nos deux tourtereaux ! Qu'est-ce qui s'est passé à l'intérieur ?

Les yeux écarquillés, la bouche ouverte, Isabelle Museroy restait tétanisée, sa tasse toujours à la main, en réalisant ce qu'elle venait d'entendre.

De nouveau, un silence pesant s'installa dans la pièce. Chacun d'entre eux se remémorait les terribles événements, lorsque ce vaisseau spatial, sorti des sédiments du crétacé s'était soudainement envolé avec Valentin et Myriam à bord. Ce que l'on avait pris pour une demeure de dinosaures évolués s'était révélé être un engin extraterrestre dont on ignorait les motivations.

Malgré toutes ses recherches et ses investigations, l'Armée n'avait pas réussi à définir la trajectoire, ni même la direction que cette navette avait prise. Aucun radar, aucune observation satellite n'avait permis de suivre sa trace. Elle avait disparu dans le ciel comme si elle n'avait jamais existé.

Mis immédiatement au secret et en quarantaine médicale, tous les témoins de cette aventure avaient été interrogés pendant plus de deux semaines par tout ce que l'Armée et l'OTAN comptaient d'enquêteurs et de psychologues. Le site de fouilles de Puivert était devenu le terrain de

chasse de tous les Sherlock Holmes appartenant aux services secrets de pays soi-disant « amis ».

Le monde entier cherchait à s'appropriier tous les trésors technologiques de cette civilisation. Comme d'habitude, traité en enfant immature, le grand public était gardé dans l'ignorance de cette fantastique découverte : "l'Homme n'était pas seul dans l'univers".

Depuis une dizaine de jours, ne pouvant fournir aucune information utile, les personnes impliquées dans cette affaire étaient enfin laissées tranquilles par le gouvernement. Mais bien sûr tenus au secret le plus absolu.

— Cela fait plus de quatre semaines, Jean-Jacques. J'ai bien peur qu'il n'y ait plus d'espoir de revoir Valentin et Myriam. Ce vaisseau s'est soit détruit, soit perdu dans l'espace. Après plusieurs milliers d'années d'immobilisation, il est évident qu'il n'était pas en état de se trimbaler dans notre système solaire.

— Va dire ça aux barbouzes qui nous surveillent dehors. J'ai l'impression qu'ils nous prennent pour des djihadistes à la solde d'une puissance extraterrestre. Ils doivent penser qu'on détient les plans de vol de cette navette.

— Quoi ? s'étonna Lecanut. Qu'est-ce que tu racontes ? Des barbouzes ?

— Ha ha ! s'esclaffa bruyamment Museroy. Ne me dis pas que tu n'avais pas remarqué que tu étais suivi, toi aussi ?

— Suivi ? Mais par qui ?

— Les services secrets, pardi ! Ceux de l'Armée ou d'autres... peu importe ! Tout le monde a perdu la trace de cette fumeuse civilisation, prometteuse d'avancées technologiques. Alors nous sommes tous des suspects en puissance. Des receleurs d'information d'intérêt national.

— N'importe quoi ! Tu déliras, Jean-Jacques. Tu deviens parano.

— Gérard, répliqua Museroy d'un ton très grave. Lève-toi, va à la fenêtre et observe la rue.

— Tu te fais un film Jean-Jacques !

— S'il te plaît Gérard, fais ce que je te dis.

Intrigué par l'air dégoûté de son ami, Lecanut tapota doucement la fesse de Manoli pour qu'elle se lève. La jeune femme se mit debout, et tous les deux, sans se lâcher la main, se dirigèrent vers la fenêtre. Soulevant lentement le rideau, ils observèrent l'extérieur. Dans cette rue normalement tranquille d'un petit lotissement de banlieue, en dehors de son propre véhicule, deux grosses berlines aux vitres teintées étaient garées à une cinquantaine de mètres, de chaque côté de la maison.

— Tu crois que....

— Gérard ! Ouvre les yeux. Nous sommes espionnés. Il y avait déjà une voiture bizarre dans cette rue. Mais la deuxième est arrivée en te suivant.

— Oui ! confirma Manoli, malgré les vitres teintées, je devine des hommes à l'intérieur.

— Je suis dégouté, pesta Lecanut en retournant s'asseoir sur le canapé. Notre gouvernement nous traite en suspects, en ennemis presque.

Sa jeune compagne vint se blottir à côté de lui et se mit à jouer avec la petite fille dans les bras de Museroy.

— Tu t'attendais à quoi Gérard ? ricana l'informaticien. Notre ami le général Duval a vite tourné sa veste quand cette entreprise de fouilles a foiré. Il a dû inventer une histoire de complot, ou de trahison de Valentin, pour sauver sa peau, enfin...sa carrière.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr ! Tout comme moi, vous avez été tous les deux questionnés sans relâche. Comme si nous étions les complices d'une arnaque.

Interrompant brusquement leur conversation, la sonnette de l'entrée retentit dans la maison. Un petit garçon surgit soudain de sa chambre et fonça vers la porte en criant :

— J'y vais ! C'est Thomas qui vient jouer avec moi.

Emporté par son élan, il fit tomber le porte-parapluie et faillit s'étaler de tout son long au beau milieu du couloir.

— Doucement Gabriel ! s'écria sa mère en se levant d'un bond, instinctivement inquiète.

Mais le gamin se redressa d'un coup de rein, et sans plus de formalité, il ouvrit la porte et sortit sur le perron. Il réapparut quelques secondes plus tard, une mimique de déception sur le visage.

— Papa ! C'est un monsieur qui veut te parler.

Les épaules affaissées de dépit, le petit bonhomme reprit le chemin de sa chambre en bougonnant.

— Ha ? fit Museroy en regardant son épouse. On attendait quelqu'un ?

Il confia sa fille à sa femme, et se leva pour accueillir son visiteur.

Un homme d'un certain âge se tenait devant lui. La silhouette était élégante, mais ce qui marquait le plus, c'était la qualité et le style de ses vêtements. Ce personnage respirait le luxe et la haute bourgeoisie, c'était indéniable. Du coin de l'œil, Museroy repéra dans la rue, une imposante voiture de maître garée devant sa maison. Elle venait juste d'arriver, et un chauffeur se tenait sur le trottoir, la casquette à la main.

— Buenos Dias ! dit l'homme en enlevant son panama blanc. Señor Museroy ?

— Euh...oui. Bonjour ! Puis-je vous être utile.

L'inconnu tourna son chapeau entre ses mains, visiblement un peu embarrassé.

— Puis-je discuter avec vous, s'il vous plait ?

L'informaticien resta figé une paire de secondes, ne sachant pas ce que cet étranger lui voulait. Il avait un terrible accent espagnol, et l'on avait du mal à le comprendre. Malgré tout, très rapidement, la politesse reprit le dessus. Il s'imagina que l'homme était en panne et qu'il cherchait de l'aide.

— Oui, bien sûr. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Nous pouvons entrer dans la maison ? Je ne veux pas déranger, mais je dois parler à vous... pas dans la rue.

Un peu interloqué par la réponse de son interlocuteur, Museroy ne renia toutefois pas son sens de l'hospitalité.

— Bien sûr ! répéta-t-il en tendant le bras vers le salon, je vous en prie, entrez !

— Je vous écoute, lança l’informaticien maintenant impatient, que puis-je faire pour vous ?

L’inconnu resta un moment silencieux en observant les deux femmes et Lecanut installés sur le canapé. Puis il se tourna vers son hôte d’un air un peu gêné.

— Pouvons-nous parler dans un endroit isolé, s’il vous plait ?

— Quoi ? s’écria Museroy en sursautant. Écoutez, Monsieur, je ne sais pas ce qui vous amène chez moi, mais quoi que ce soit, ma femme et mes meilleurs amis peuvent entendre ce que vous avez à dire. Qu’est-ce que vous me voulez ?

Visiblement, le comportement de cet inconnu commençait à l’énerver, et cela se remarquait dans sa voix et sur son visage

— Ha ! Vos meilleurs amis ? demanda l’homme sans se démonter, un sourire aux lèvres.

Il baissa son chapeau dans un geste élégant puis le plaqua contre sa poitrine.

— Seriez-vous le señor Lecanut ? dit-il soudain jovial en regardant la main de l’ingénieur en train de croquer un gâteau.

Abasourdi comme ses compagnons, le visage de Lecanut refléta une grande surprise.

— Euh... oui ! Bonjour Monsieur ! bafouilla-t-il la bouche pleine, complètement décontenancé. Vous me connaissez ?

L’inconnu fixa encore quelques instants les doigts de Lecanut, puis il se tourna vers Museroy et dit avec une mimique un peu gênée :

— C’est vrai ! Désolé ! Je ne me suis pas présenté. Je m’appelle Francisco Fernandez de Plasencia. Je viens de Barcelone. Malheureusement, nous ne nous connaissons pas. Mais cela tombe très bien, je devais trouver l’un ou l’autre.

— Excusez-moi, Monsieur...euh... Passencia, mais que nous voulez-vous à la fin ?

Visiblement, l’informaticien commençait à perdre patience et son interlocuteur s’en aperçut. Comme pour se faire pardonner, il ouvrit prestement sa veste et sortit de la poche intérieure un petit coffret

métallique.

— Plasencia ... Francisco Fernandez de Plasencia. Je comprends votre étonnement messieurs. Mais si je me suis discrètement renseigné sur vous, c'est que je dois vous remettre quelque chose en main propre.

— Quoi ? s'étrangla Museroy interloqué. Vous vous êtes renseigné sur nous ?

— Oui, oui, messieurs. Mais rassurez-vous, je devais être sûr que vous étiez les bonnes personnes. J'avais des instructions bien précises. De toute façon, les chevalières que vous portez tous les deux me confirment que vous êtes bien ceux que je cherche. C'était dans la description.

Avec un parfait synchronisme, les deux compères regardèrent spontanément leur main. Ils portaient effectivement la même chevalière, souvenir d'une histoire commune à l'université pendant leur jeunesse.

— Des instructions de qui ? Fit Lecanut qui s'était levé du canapé. Du général Duval ? Et qu'est-ce que vous devez nous remettre ?

— Euh...je ne connais pas ce général Duval. Je dois vous transmettre une lettre d'un certain capitaine Tribout.

— De Valentin ? hurla presque Museroy. Quoi ? Vous l'avez vu ?

— Où est-il ? ajouta Lecanut en se jetant presque sur l'espagnol.

— Euh... non désolé fit l'inconnu en reculant d'un pas, un peu surpris et apeuré par leur réaction. Je n'ai pas eu l'honneur d'être présenté à ce Valentin. Et de toute façon, cela m'étonnerait que vous connaissiez le capitaine Tribout qui a écrit cette lettre.

— Qu'est-ce que vous racontez, Monsieur ? gronda l'informaticien maintenant à la limite de l'agressivité. Quand vous a-t-il demandé de nous transmettre ce courrier ?

Il s'approcha très près de l'homme avec un air grave. Les événements des dernières semaines et la disparition de son l'ami avaient mis ses nerfs à rude épreuve, et il ne contrôlait plus son impatience.

— Jean-Jacques ! Calme-toi, fit sa femme en le retenant pas le bras. Laisse Monsieur s'expliquer.

Le visiteur sentit qu'une grande tension régnait dans la pièce. Il n'arrivait pas à en comprendre la raison, mais il fut suffisamment



intelligent pour raconter rapidement ce qui l'amenait.

— Je suis porteur d'une missive pour vous deux, de la part de ce capitaine Tribout. Mais ce n'est pas lui qui me l'a donné. C'est mon père. Et avant lui, c'est son père qui la lui avait transmise.

— Qu'est-ce que c'est que ce charabia ? dit Lecanut complètement perdu. Votre grand-père vous a donné une lettre de Val... je veux dire du capitaine Tribout ?

— Non, ce n'est pas tout à fait ça, reprit l'homme. Je suis effectivement porteur d'une lettre pour vous deux, de la part de ce capitaine Tribout. Mais ce n'est pas de mon grand-père. Elle est dans ma famille de père en fils, depuis près de deux cent cinquante ans. Cette lettre est accompagnée d'instructions très précises pour savoir quand, c'est-à-dire fin avril deux mille onze, et à qui, la remettre.

Tout en expliquant son affaire, il avait ouvert le petit coffret métallique, et en avait retiré un pli cacheté ainsi qu'un feuillet jauni couvert d'un texte manuscrit à l'encre noire.

— Et je suis fier que cela soit aujourd'hui, et que ce soit à moi, de remplir cette mission familiale.

Museroy et Lecanut avaient la bouche grande ouverte de surprise et d'incrédulité. Leur regard passait alternativement du visage de l'inconnu à sa main qui tenait les feuilles de papier.

— Je...je ne comprends pas, réussit à dire Lecanut.

— Je dois dire que moi non plus je ne comprends pas, répondit l'homme en les regardant gravement. Tous les héritiers de ma famille se posent cette question depuis des générations. Nous sommes fin avril deux mille onze, alors j'exécute le testament de mon aïeul.

Il tendit à bout de bras le petit feuillet couvert d'écriture, et en fit un rapide résumé à ses deux interlocuteurs :

— Ces instructions et cette lettre nous ont été transmises par mon ancêtre Jean Joseph depuis l'année mille sept cent quatre-vingt-dix-huit.

— Quoi ? Mille sept cent quatre-vingt-dix-huit ?

— Absolument ! Selon la volonté formelle de mon aïeul, ces instructions devaient passer de père en fils jusqu'à ce que la lettre puisse

être transmise, fin avril deux mille onze, à monsieur Museroy Jean-Jacques, ou à monsieur Lecanut Gérard. Tous ses descendants se sont fait un honneur à se conformer à ses dernières volontés.

— Qu'est-ce que vous racontez ? lâcha Lecanut en se laissant tomber lourdement sur le canapé. Ça n'a pas de sens. Le capitaine Tribout est notre ami, il n'a pas pu écrire cette lettre. Il y a deux siècles ! En Espagne, en plus !

— Non, pas en Espagne, monsieur Lecanut. En France. Mon aïeul a dû émigrer en Espagne à la Révolution, pour sauver sa vie. Il ne faisait pas bon d'être noble dans votre beau pays à l'époque de la guillotine. Nous sommes donc devenus espagnols par la force des choses.

— Donnez-moi cette lettre ! jeta Museroy complètement déstabilisé. On va en avoir le cœur net.

Il arracha pratiquement l'enveloppe de la main de son visiteur et l'inspecta de tous les côtés. Outre un cachet de cire rouge qui la scellait, on ne voyait que quelques mots écrits en travers : " J.J Museroy – G. Lecanut ".

— Je reconnais l'écriture de Valentin, lâcha-t-il dans un souffle.

— Attendez ! s'écria l'espagnol avant qu'il n'ouvre la missive. Je dois ajouter deux choses. La première est que vous devez garder tout ceci totalement secret. Et cette directive s'applique également à ma famille. La deuxième chose qui doit vous être transmise, c'est que le " destin " de l'Humanité dépend de cette lettre.

— Le destin de l'Humanité ?

— Oui ! Les instructions sont formelles là-dessus. Vous comprenez pourquoi nous avons tout fait pour exécuter les dernières volontés de mon aïeul.

N'y tenant plus, Museroy arracha le cachet, puis sortit délicatement un simple feuillet de papier jaunâtre de l'enveloppe. Son ami se releva d'un bond du canapé et lui agrippa le bras pour pouvoir lui aussi lire ce qu'il y avait dessus.

— " Saint Arcons d'Allier ", dit-il à voix haute. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Museroy retourna la page, mais le verso était vierge. Seuls ces trois mots figuraient sur le document.

— " Saint Arcons d'Allier " ? répéta-t-il en relisant le texte. Je ne comprends pas.

Il releva la tête et regarda l'inconnu en fronçant les sourcils.

— C'est une plaisanterie monsieur ? À quoi rime cette mascarade ?

Sa voix tremblait de nervosité, car il avait parfaitement reconnu l'écriture de son ami. Il était sûr de lui, et cela le troublait au plus haut point.

— Non ! Ce n'est pas une plaisanterie monsieur. Sur mon honneur ! Nous avons ce document dans la famille depuis plus de huit générations. Nous nous sommes fait un devoir de vous transmettre ceci. Sans en connaître la raison. Et je peux vous dire que c'est un mystère qui ronge tous les héritiers de notre illustre ancêtre. Jusqu'à aujourd'hui !

Museroy regarda l'homme dans les yeux, puis il hocha la tête pour lui faire comprendre qu'il le croyait. Aussi inconcevable qu'elle puisse être, il admettait que cette histoire soit la vérité.

— Je suis aussi étonné que vous, continua l'espagnol. Vous dites que vous connaissez la personne qui a écrit cette lettre ? Ce... Valentin ? Qui serait le capitaine Tribout ? Mais c'est impossible, cette missive date de plusieurs siècles !

Le silence se fit dans la pièce. Manoli et l'épouse de l'informaticien s'étaient approchées et elles inspectaient minutieusement la petite feuille, essayant même de deviner des signes ou un texte par transparence. Mais à l'évidence, aucune autre information ne figurait sur le papier.

Lecanut était blanc, presque livide. Lui aussi avait reconnu l'écriture de son ami. Mais le contexte de cette lettre étant totalement insolite, il tentait de trouver une explication rationnelle.

— " Saint Arcons d'Allier " dit-il, qu'est-ce que cela veut dire ? Et puis comment Valentin aurait-il pu écrire ça il y a plus de deux-cents ans ?

— Si je puis me permettre messieurs, l'interrompit le visiteur, c'est le nom d'un village d'Auvergne.

— Quoi ?

— Oui, oui. Un village sur l'Allier. J'ai longuement étudié l'histoire de ma famille, et notamment ses possessions en France. Nous avions une baronnie avant la révolution, savez-vous ? Saint Arcons en faisait partie. C'est dans votre département de la Haute-Loire.

\*\*\*\*\*